

AVANT // POST PAYSAGE

Au centre de la question du paysage, son observateur. Il le perçoit en même temps qu'il le façonne par sa présence. Le paysage nous catapulte en avant, nous *regardeurs*, vers un ailleurs de notre géographie de l'instant.

Les pays, les terres, les lieux ici exposés n'existent pas. Le travail de Lluís Pericó et celui de Juliette Vivier ont en commun de ne représenter aucune réalité. Ce sont des œuvres autant par leurs sujets que par leurs traitements, deux manières distinctes et en apparence tranchées, qui viennent encadrer ce classique de l'histoire de l'art. L'une en gravure, l'autre en peinture, interrogent sur la pertinence et le sens du paysage dans le panorama de l'art plastique contemporain.

Dans les tableaux de Lluís Pericó, l'observateur est placé au sein de ce qui est représenté. Ses peintures fixent un ensemble et proposent au regard une construction qui se tient et se suffit. Aucune matière au ciel, au sol, de part et d'autre ne manque. Il s'agit d'un monde intégral. Un sentiment d'homéostasie, d'équilibre domine l'ensemble de ses compositions. Les estampes de Juliette Vivier présentent un fragment, présage d'une trame à l'infini, comme une métonymie. L'un représente le Tout, l'autre la partie qui figure le Tout.

Avec sa grande maîtrise des techniques de gravure, Juliette Vivier travaille sur le chaos, le tohu-bohu, un état des choses en amont de toute création. Or dessiner l'aléatoire est impossible à tout être ayant vécu. L'inconscient, les souvenirs, les goûts, l'histoire, la culture, l'apprentissage, les états d'âme influent sur la main du dessinateur. Juliette Vivier choisit de faire appel à l'informatique, capable de donner forme à un hasard exempt de toute influence humaine. Cette *délé-gation de conception* à un tiers numérique est un

gage de pureté stochastique qui renvoie d'emblée au chaos, un *avant-paysage*. S'agit-il d'un tas de poussière ou d'un Everest tout neuf non encore émoussé ? L'absence d'échelle participe de ce vertige. Ici, l'être n'existe pas, ou pas encore. L'observateur est positionné en altitude, à l'extérieur de tout cela. S'il est invité à y entrer, en tant que découvreur d'un nouveau monde, il se doit alors d'être conscient de son action, de son impact. Du fait de sa présence, une fois dedans, il s'agira enfin d'un paysage.

Maintenant positionné dans ce paysage, Lluís Pericó propose de s'y frayer un chemin, un passage vers cet endroit ouvert au ciel où l'on aime s'isoler pour mieux s'échapper. Contemplation, son intime panoramique. Tout extérieur qu'il soit, le paysage devient un élément de notre intériorité, contenu dans notre champ visuel. Avant d'y pénétrer, il était matière initiale. Ce premier franchissement, Pierre Teilhard de Chardin le nomme « le pas de la vie ». Une fois à l'intérieur, il est matière pensée. Empreint de musique, de littérature et de romantisme, Lluís Pericó peint ce transit vers la conscience, c'est « le pas de la réflexion ». Un pas vers l'*après-paysage*.

Il n'existe pas sans nous, pourtant dès que nous y sommes il n'est plus lui-même. Le paysage est un besoin, une nécessité impérieuse. Le sujet de Claude Monet à Étretat n'est pas la silhouette de l'aiguille creuse ou un rapport de météo marine. Peut-être est-il question de ce fragile interstice entre l'avant et le post paysage, un point éternel maintenu en suspension.

Juliette Vivier et Lluís Pericó apportent des éléments de modernité et de réflexion qui manifestent bien que ce thème, pourtant ultra classique et a priori convenu, a toute sa place dans un art contemporain nourri de concept et de poésie.

« J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité »

Robert Desnos

Eglantine Dargent-Guy // François Kenesi